Entretien avec Alain de Benoist
Le Spectacle du monde

Tout le monde parle aujourd'hui de la théorie du genre. De quoi s'agit-il ?

Il s'agit d'une théorie qui affirme que l'identité sexuelle n'a aucun rapport avec le sexe, au sens biologique, anatomique et physiologique du terme, ou plus exactement d'une théorie qui prétend que l'identité sexuelle doit céder la place à une « identité de genre » qui serait une pure construction sociale, mais pourrait aussi résulter d'un choix individuel. Le « genre », qui traduit ici le mot américain *gender*, n'a évidemment plus grand-chose à voir avec son sens traditionnel (le genre masculin ou le genre féminin), dans la mesure où il est expressément affirmé qu'il n'est en aucune façon le prolongement du sexe. C'est ce que dit explicitement Judith Butler : « Le sexe n'est pas la cause du genre, et le genre ne peut pas se comprendre comme le reflet ou l'expression du sexe ». L'appartenance sexuée n'est donc plus considérée comme un déterminant majeur de l'identité sexuelle.

Ce que veut dire par là la théorie du genre, c'est qu'au-delà des organes génitaux il n'y a pas de différence de sexe, pas de nature féminine ou masculine, pas de tempérament masculin ou féminin, la masculinité et la féminité ne se fondant que sur la perception sujective que chaque individu se fait de son identité. Si les enfants choisissent fréquemment leurs jeux en fonction de leur sexe, si les hommes et les femmes adoptent dans la vie des comportements différents, si certains métiers sont préférentiellement choisis par l'un des deux sexes, c'est seulement la conséquence de « stéréotypes » inculqués par la famille, la culture ou le milieu social. Les différences de comportement que l'on observe entre les garçons et les filles, puis entre les hommes et les femmes, s'expliquent uniquement par l'intériorisation de ces « stéréotype » contre lesquels il importe de lutter – « dès le plus jeune âge », comme le disent désormais les textes officiels – en favorisant par tous les moyens l'éducation « *gender neutral* » et la « mixité des rôles ». C'est dans cet esprit que le député PS des Hauts-de-Seine Julie Sommaruga a pu proposer en 2013 que l'« éducation à l'égalité de genre » devienne une mission de l'école élémentaire à partir de de 6 ans, « afin de substituer à des catégories comme le sexe ou les différences sexuelles, qui renvoient à la biologie, le concept de genre qui, au contraire, montre que les différences entre les hommes et les femmes ne sont pas fondées sur la nature, mais sont historiquement construites et socialement reproduites ».

Dans quel contexte historique cette théorie a-t-elle vu le jour ? Vous évoquez le mouvement féministe, mais c'est loin d'être un phénomène univoque.

Il y a toujours eu deux grandes tendances à l'intérieur du mouvement féministe. On trouve d'un côté un féminisme différentialiste ou identitaire qui, en réaction contre le patriarcat, cherche à promouvoir et à revaloriser le féminin, en montrant qu'il n'a pas moins de valeur que le masculin. Face à ce féminisme qui ne nie nullement la différence des sexes, mais exalte le féminin au risque de tomber parfois dans la misandrie (dans les années 1960, certaines féministes américaines aimaient à dire qu'« une femme a autant besoin d'un homme qu'un poisson d'une bicyclette » !), il existe un féminisme égalitaire ou universaliste, qui considère

au contraire que reconnaître la différence des sexes, c'est déjà faire le jeu du patriarcat. Pour les représentantes de ce courant, l'égalité des sexes exige que l'on fasse disparaître tout ce qui les distingue. C'est ce que veut dire Danièle Sallenave quand elle écrit que les femmes doivent « concevoir leur identité sur le mode de la liberté et non sur le mode de l'appartenance ». La différence étant tenue comme indissociable d'une domination, l'égalité est posée comme synonyme de mêmeté : les femmes sont des hommes comme les autres !

La théorie du genre se situe de toute évidence dans le prolongement de ce second féminisme. Elle apparaît dès le début des années 1960 aux Etats-Unis, où elle prend appui sur des études de cas pathologiques d'hermaphrodisme ou d'ambiguïté sexuelle. Elle est ensuite développée dans les milieux féministes, par des auteurs comme Judith Butler ou Teresa de Mauretis. En 1995, la conférence sur les femmes organisée par l'ONU à Pékin lui donne une sorte de consécration mondiale. A partir de cette date, le terme de « genre » remplace systématiquement le « sexe » dans les documents de travail des organisations internationales.

On a souvent dit de la théorie du genre qu'elle procède du « Deuxième sexe » et du surabondamment cité « On ne naît pas femme : on le devient ». Est-ce exact ?

Simone de Beauvoir appartenait au second courant que je viens d'évoquer mais, tout en affirmant qu'on ne « naît pas femme », elle n'envisageait pas encore que les femmes puissent « devenir » autre chose que des femmes. La théorie du genre va beaucoup plus loin. « La nature ne suffit pas à définir la différence des sexes », dit par exemple Eric Fassin. « La distinction des sexes n'est pas inhérente à l'état de nature », renchérit Djaouida Séhili. Il s'en déduit que le sexe n'est qu'une illusion !

On a parfois du mal à saisir le sens précis du « genre ». Les partisans de cette théorie ne nous aident pas. Ne les a-t-on pas vu récemment prendre leur distance avec cette théorie en allant jusqu'à dire qu'elle « n'existe pas » ?

Le genre représente en toute rigueur la dimension sociale-historique de l'appartenance au sexe biologique. C'est le sexe pris dans son acception culturelle, dans la multiplicité de ses constructions sociales, de ses représentations imaginaires et symboliques. Le « *gender* », lui, est une sorte de fourre-tout. A lire les partisans de la théorie du genre, on constate qu'ils amalgament le « genre » au sens véritable du terme, certaines données relatives au sexe, mais aussi des considérations portant sur les préférences ou les orientations sexuelles, voire sur le sexe « psychologique » (le fait que certaines femmes sont moins féminines que d'autres, et certains hommes plus virils que d'autres). Cette démarche permet de faire apparaître un nombre illimité de « genres », en faisant oublier qu'il n'y a jamais que deux sexes. Certains qualifiaient naguère l'homosexualité de « troisième sexe », alors qu'en réalité les homosexuels sont seulement des hommes ou des femmes dont l'orientation sexuelle diffère de celle de la majorité hétérosexuelle. A partir de là, les tenants de la théorie du genre insistent pour que les pouvoirs publics accordent une reconnaissance légale ou institutionnelle à toutes sortes de fantasmes ou de désirs, comme si la loi se devait de consacrer des sentiments.

Quant à l'argument selon lequel « la théorie du genre n'existe pas », il relève d'un mode de défense qui prête à sourire. Il y aurait uniquement des « études de genre » (c'est-à-dire des études, au demeurant fort légitimes, portant sur les rôles sociaux masculins et féminins au sein des différentes cultures), le seul souci des pouvoirs publics étant d'« assurer l'égalité en luttant contre les stéréotypes ». Or, il suffit de se reporter aux textes pour constater que les « stéréotypes » en question ne peuvent être considérés comme tels que pour autant que l'on a déjà intériorisé les postulats de la théorie du genre. Dans l'*ABCD de l'égalité* qui a été récemment distribué dans les écoles, on trouve ainsi, à propos du jeu ou de la danse du Petit

Chaperon rouge, des recommandations faites aux enseignants de faire jouer le rôle du loup par des filles, le rôle du Chaperon rouge étant réservé aux garçons, au motif que la lutte contre le stéréotypes repose fondamentalement sur la « mixité des rôles »…

Que dit la science à propos de la théorie du genre ?

L'immense majorité des nombreuses études empiriques dont on dispose montrent d'abord que l'appartenance sexuée, loin de se limiter aux organes génitaux, concerne toute la physiologie du corps (y compris celle du cerveau, dont on sait maintenant, grâce à l'imagerie cérébrale par résonance magnétique, qu'il n'est pas structuré ni ne fonctionne exactement de la même façon chez les hommes et les femmes), et surtout qu'elle se traduit dans tous les domaines de l'existence par des différences de comportement, d'attitudes psychologiques et de réactions, qui ne s'expliquent ni par l'« attente sociale » ni par l'influence du milieu. L'esprit, en d'autres termes, est tout aussi sexué que le corps. L'influence hormonale, en particulier, s'exerce toute la vie durant, du tout début de la grossesse jusqu'à la mort.

Ces différences se repèrent dès les premiers jours de la vie. La tendance féminine à l'empathie, la capacité supérieure des filles en matière de fluidité verbale, pour ne citer qu'elles, s'observent dès la plus petite enfance. A tous les âges et stades du développement, les filles se montrent plus sensibles que les garçons à leurs états émotionnels et à ceux d'autrui (le sexe s'avèrant ainsi un excellent prédicteur de l'empathie). Dès le bas-âge, les garçons recourent à des stratégies physiques là où les filles recourent à des stratégies verbales. Si les petites filles préfèrent en général les poupées aux trains électriques, c'est qu'elles préfèrent le rapport aux personnes au rapport aux objets. Cette tendance se retrouvera par la suite dans leurs choix professionnels. Les travaux réalisés dans ces domaines sont innombrables. Dans mon livre, j'en donne de nombreuses références.

Ce qui est visé, c'est l'abolition de la différence sexuelle. Quelle signification donner à cette phobie de la différence ? De quoi est-elle le nom ?

J'ai désigné sous le nom d'« idéologie du Même » une tendance que l'on repère très tôt dans l'histoire de la pensée, et qui se caractérise par une allergie constitutive aux différences. Cette idéologie, dont il a existé des formes religieuses et profanes, philosophique ou politiques, et qui relève généralement de l'individuo-universalisme, aspire à voir disparaître tout ce qui distingue les individus, mais aussi les peuples, les cultures, les pays, etc. En s'attaquant à la différence la plus élémentaires que l'on observe dans l'espèce humaine (comme dans la plupart des espèces animales), la différence de sexe, la théorie du genre s'inscrit pleinement dans ce cadre. Comme le disait Monique Wittig, « il s'agit de détruire le sexe pour accéder au statut d'homme universel » ! C'est donc une théorie portée par le goût du neutre, par le désir d'indistinction, d'indifférenciation. Et c'est en cela qu'en dernière analyse, c'est une théorie de mort.

Autre phobie : celle de la nature, qui n'est perçue que comme limitation contraignante bridant les libertés individuelles ?

Le point de départ de la théorie réside en effet dans une hostilité foncière à la « nature », au corps sexué en particulier. Le corps cesse d'être le donné initial à travers lequel nous appartenons à l'espèce. L'appartenance à l'espèce est détachée de façon métaphysique de toute « incarnation » : elle préexiste au sexe. Entre le sexe et le genre, on pose alors un rapport analogue à celui de la nature à la culture, l'erreur étant de croire que l'une peut se passer de l'autre. Les théoriciens des Lumières, suivis par Kant, estimaient déjà que l'homme était

d'autant plus humain qu'il s'émancipait de la « nature ». Les partisans de la théorie du genre tombent dans l'excès inverse de ceux qui s'imaginent, bien à tort, que la reconnaissance de la part biologique de notre être nous voue à un déterminisme implacable. En voulant se rendre « maîtres et possesseurs » (Descartes) de leur corps, ils font de celui-ci un objet coupé d'eux-mêmes, sans comprendre que mon corps ne peut « m'appartenir » puisqu'il est déjà moi.

En soutenant que l'identité de genre s'élabore sans se fonder en aucune façon sur le sexe, c'est-à-dire sur un déjà-là, ils tombent dans ce que les psychanalystes appellent le fantasme d'auto-engendrement. Il y a une évidente parenté entre cette attitude et l'idée que l'on peut créer un homme nouveau, qui ne devrait rien à son histoire ni à son passé. Le passé est muet, disent les uns. La sexe n'a rien à nous dire, disent les autres. La liberté conçue comme liberté de se construire soi-même à partir de rien est un des grands mythes de la modernité.

Quand on lit toute la littérature autour du genre, on est frappé par sa dimension proprement délirante. On a le sentiment que ce n'est plus seulement l'homme qui fait problème, comme dans le féminisme classique, mais que c'est le sexe qui est problématique.

Qu'une théorie soit délirante n'a jamais nui à sa diffusion ! Les problèmes ne commencent que lorsqu'on cherche à l'appliquer… En décrétant que le sexe est « neutre », la théorie du genre excède très largement le féminisme. Il faudrait même parler, non pas seulement de post-féminisme, mais d'une forme subtile d'antiféminisme, dans la mesure où il est assez peu valorisant pour les femmes d'entendre dire qu'elles ne doivent surtout pas concevoir leur identité en tant que femmes, car ce n'est pas fondamentalement en tant que femmes qu'elles existent, mais seulement comme des individus abstraits, déliés de tout rapport spécifique à leur corps. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle certaines féministes, comme Sylviane Agacinski ou Camille Froidevaux-Metterie, ont pris fermement position contre cette théorie. Avec la théorie du genre, il ne s'agit plus en effet de se libérer du patriarcat, de la domination masculine, ni même des hommes, mais du sexe lui-même. La libération sexuelle des années 1960 aboutit ainsi, paradoxalement, à se libérer du sexe. C'est ce néo-puritanisme qui, dans la société actuelle, rend de plus en plus difficiles les rapports entre les sexes, les hommes ne sachant plus très bien ce que les femmes attendent d'eux, les femmes ne sachant plus valider leurs partenaires dans leurs attentes.

Que vous inspire la critique chrétienne du genre, en première ligne avec « la manif pour tous », qui a été rejointe récemment par Farida Belghoul ?

Qu'elle émane des chrétiens ou des musulmans, la critique religieuse de la théorie du genre est en général une critique morale. La mienne est toute différente, puisqu'elle est exclusivement intellectuelle, philosophique et scientifique : en historien des idées, j'ai cherché à évaluer la valeur de vérité de cette théorie, je constate qu'elle est nulle, je dis pourquoi. On peut évidemment développer une critique morale, mais c'est une critique plus subjective, plus arbitraire, et qui risque aussi de donner libre cours à des fantasmes (comme lorsqu'on impute aux théoriciens du genre la volonté d'instaurer des « cours de masturbation » dans les écoles !), voire de déboucher sur un retour à l'ordre moral. Pour les catholiques, qui s'appuient rarement sur les sciences de la vie pour développer leurs arguments, la théorie du genre viole une « loi naturelle » qui est loin de s'imposer à tous les esprits. A l'instar du Vatican, ils y voient souvent un outil au service de la « propagande homosexualiste », ce que je trouve assez peu convaincant. L'homosexualité n'a pas attendu la théorie du genre pour se légitimer. Au demeurant, le modèle de la théorie du genre, ce n'est pas l'homosexuel, mais l'androgyne. Il reste à ces milieux à comprendre que, de même que l'on naît homme ou femme, on naît aussi homo ou hétéro !